

LA PÈGRE

ET LA

BOXEUSE

GASTON ZANGERLÉ

***** EXTRAITS *****

À neuf heures et demie, la porte s'ouvrit. Claire, en tenue de boxe, était assise sur un tabouret dans un coin du ring, surveillant l'entrée de la salle. Helder entra. Il fut surpris de se trouver face à face avec une boxeuse qui lui souriait méchamment, découvrant son protège-dents.

– Oui, c'est moi, monte.

– Je croyais...

– Monte, je te dis !

Helder, un gabarit d'un mètre quatre-vingt-cinq et d'une centaine de kilos, se hissa sur le ring en se glissant entre les cordes.

– Tiens, mets les gants.

Elle pointa une paire de gants dans le coin. Il secoua la tête.

– Pas besoin ? D'accord, je veux bien. Allons-y, Monsieur Helder.

Helder ricana et se précipita sur la boxeuse qui s'était positionnée au milieu du tapis. Elle esquiva son assaut avec agilité et le freina net en le bloquant avec un crochet du droit au menton. Le fier-à-bras du bistrot tomba lourdement. K.O. au premier round après cinq secondes de combat.

La porte adjacente s'ouvrit et les copains d'entraînement de Claire entrèrent tout souriants. Ils avaient suivi toute la scène. Deux gars délacèrent les gants de la boxeuse, les autres s'occupèrent du malabar qui venait de manger la poussière. Il n'avait toujours pas repris ses esprits quand Claire quitta la salle, demandant à ses potes de le retenir le temps qu'elle rejoigne le parking et qu'elle file.

Ce soir-là, ils s'installèrent dans le lit de Claire. À peine eurent-ils commencé à bouquiner, que le portable de la policière vibra. C'était la brigade de nuit, un mort devant le château fort de Larochette, il fallait venir. Quand Yvon apprit qu'il était question de l'un de ses castels préférés, il sauta du lit et alla se rhabiller à son tour.

– Où est-ce que tu vas, toi ?

– Je t'accompagne, je ne vais quand même pas te laisser partir seule dans la nuit !

– Idiot !

Rien à faire, Yvon prit le volant de la vieille Defender de Claire et fonça en direction du bourg au bord de l'Ernz Blanche. En route, Claire lui signifia de rester hors du périmètre de sécurité une fois sur place.



Le médecin légiste était déjà à pied d'œuvre quand ils arrivèrent sur les lieux. La brigade de nuit avait été appelée sur le parking près de la mairie en bas du château fort par un couple de jeunes. Ils avaient découvert le corps inerte couché à même le sol entre deux voitures baignant dans une flaque de sang.

Claire arrêta son frère tandis qu'elle-même se faufilait sous le ruban rouge-blanc-bleu de la police. Yvon pivota sur ses talons et s'éloigna. Il sortit son portable et partit contempler le magnifique château fort juché sur le rocher qui surplombait le centre de Larochette. Il profita de cette nuit claire pour prendre des photos de l'édifice magnifiquement illuminé.

Le légiste vint à la rencontre de Claire.

– Tué par balle, un Brésilien d’une quarantaine d’années.

Claire s’approcha du cadavre. Il n’était pas beau à voir. Avec ses mains gantées, elle retourna légèrement la tête ensanglantée pour voir le visage. Elle se cabra et lâcha le mort. Comme pétrifiée, elle dévisagea le médecin légiste.

– Que se passe-t-il, inspecteur, vous le connaissez ?

Elle alla s’appuyer sur le capot de la voiture la plus proche. Le docteur la suivit.

– Ça va, Claire, vous allez bien ?

– Oui, ça va, ça va. Je le connais, en effet.

Claire décida d’aller rendre visite au bistrotier du quartier de la gare, le troquet du nom de « Cinderella » où Helder l’avait aguichée. Apparemment, le Brésilien y avait ses habitudes.

Une seule table était occupée par deux francophones en train de discuter football. En luxembourgeois, elle pria le patron de la rejoindre à une table un peu à l’écart. Jos Hoffelt était l’un des rares gérants de bar autochtones encore actifs dans ce quartier. Avec plus de 90 % d’étrangers, le quartier de la gare de Luxembourg était composé d’un mélange de cultures de tous les coins du monde, un authentique *melting pot*.

Hoffelt réagit avec beaucoup de réticence aux questions de l’inspectrice. Ce n’est que lorsque les deux clients eurent quitté le local que sa langue se délia. Il se pencha vers elle et dit à voix basse :

– Je dois vous révéler une chose, mais je vous préviens, j'aurais préféré ne pas le savoir.

– Je vous écoute, monsieur Hoffelt.

– Depuis une semaine, Helder essayait de se procurer une arme. Il m'a demandé si je ne connaissais pas quelqu'un qui vendrait ce genre de choses. Bien sûr que je l'ai envoyé se faire voir.

– Bien sûr, ça va sans dire.

– Vous ne voulez pas me croire ? Interrogez votre ordinateur, Hoffelt n'a pas de casier. J'ai toujours été réglo, et, de surcroît, je paie mes impôts rubis sur l'ongle.

– Je ne mets pas en doute votre intégrité, Hoffelt, dites-moi plutôt pourquoi Helder était à la recherche d'une arme.

– Aucune idée, il n'a rien dit, et moi, je ne pose jamais ce genre de question, ça ne me regarde pas. Toutefois, je peux vous dire une chose : Helder venait ici quasi tous les jours, ce qui veut dire que je le connaissais un peu, et depuis quelques jours, il m'a paru très angoissé.

– Quand il m'a agüichée comme une pute avant-hier, il ne m'a pourtant pas paru angoissé...

– ...plutôt éméché, inspecteur, *hien hat d'Panz voll*¹. Ça aussi, c'était le signe que quelque chose ne tournait pas rond chez lui, car avant, il ne buvait presque jamais d'alcool.

– Il cherchait donc une arme. À votre avis, est-ce qu'il a pu en trouver une ?

– Aucune idée. En tous cas, ce n'est pas dans mon bistrot qu'on fait le commerce de ces choses-là.

– Évidemment pas. On raconte qu'il avait une petite amie dans le coin.

¹ Il était bourré.

– Faux ! Depuis que son pote Bimbo l'avait un peu délaissé à cause de cette serveuse, Helder était devenu un solitaire.

– Et Bimbo ne venait jamais boire un verre chez vous ?

– Bien sûr que si. Je le connaissais bien, Bimbo, un chic type. Il était fou de cette drôlesse et pensait même au mariage.

– C'est qui cette drôlesse ?

– Elle s'appelle Anaïs, je crois, une Française. Apparemment, elle est barmaid dans une boîte de nuit à Esch, dans le quartier de la frontière précisément. Je ne comprends pas pourquoi Bimbo se serait donné la mort. Pour moi, c'est inexplicable !

– Le nom de cette boîte ?

– Le Zanzibar, m'a-t-on dit.

Claire nota le nom de la fille et celui de la boîte dans son calepin.

– Revenons à Helder. Avait-il des ennemis ou a-t-il eu ces derniers temps des altercations avec quelqu'un ?

– Pas que je sache.

– Connaissez-vous un certain Miguel Da Fonseca ?

– Non, devrais-je ?

L'inspectrice ne répondit pas et se leva, remercia son interlocuteur et partit. Devant le Cinderella s'était réunie une grappe de personnes, la clope au bec, discutant et gesticulant. Parmi eux, elle reconnut les deux types qui, quelques minutes plus tôt, étaient attablés à l'intérieur. Tout le monde se tut sur son passage. Les palabres reprirent dès qu'elle fut à bonne distance.



Claire sauta dans sa voiture de service et fonça en direction d'Esch-sur-Alzette. À la hauteur du chantier de Pont-pierre, elle posa le gyrophare magnétique sur le toit de sa Golf pour dépasser la file de voitures prises dans un embouteillage. Arrivée à Esch sur le boulevard Kennedy, elle passa près de la gare où Jorge Reus était supposé s'être suicidé. Elle se gara devant le commissariat à une petite centaine de mètres de là, en face du chemin de fer.

*

Maria Da Conceição attendait calmement dans un parloir. Claire remarqua tout de suite les cernes sous ses yeux. Elle portait une mini-jupe très moulante et un corsage rouge sang, d'où menaçait de s'extirper d'une seconde à l'autre son opulente poitrine. Elle avait tous les arguments pour redonner vie au plus coincé des mâles du quartier de la frontière. L'agent qui avait pris ses coordonnées avait d'ailleurs connu d'étonnants problèmes de concentration. Quand elle vit arriver l'inspectrice, elle essaya de boutonner son décolleté. Sans succès, le corsage était trop juste.

– Bonjour madame Da Conceição, je suis l'inspecteur Claire Dumaxe de la police judiciaire.

Da Conceição bâilla et ouvrit grand sa bouche sans se couvrir le visage. Elle sentait l'alcool.

– Vous êtes fatiguée, madame ?

– J'ai travaillé toute la nuit. Je veux rentrer me coucher.

– J'en ai pour dix minutes seulement. Je dois vous poser quelques questions.

– Je ne vois pas pourquoi vous me retenez ici, je n'ai rien fait de mal.

– Là n'est pas le problème.

– Si c'est pour me demander quoi que ce soit, je ne sais rien.

– C'est ce qu'on va voir.

– Je vous préviens, soyez brève, si vous ne voulez pas que je me fasse taper dessus en rentrant trop tard.

– Si vous me laissez parler, on avancerait beaucoup plus vite. Ceci étant dit, dois-je comprendre que votre mari vous bat ?

– Mon concubin... Je ne me suis plus remariée.

– Vous devriez porter plainte contre lui.

– Je souffre en silence, comme il convient à mon espèce.

Claire lui tendit sa carte de visite.



À PROPOS DE L'AUTEUR

Gaston Zangerlé, docteur en sociologie et journaliste, connu comme auteur de biographies de sportifs, a publié en 2018 avec *Karukéra Gang* son premier roman policier chez CaraïbEditions, suivi de *Le dernier tour de piste* en 2019. Pour l'ouvrage *Dizzi on the road* (2018), il a obtenu avec le photographe Romain Helbach, le Prix du public luxembourgeois. En 2022, son ouvrage *Ni Xialian, le don du ciel* consacré à la célèbre championne du monde de tennis de table luxembourgeoise a connu un grand succès au niveau international.

DANS LA MÊME COLLECTION

Didier Debord, *Il vous faudra vivre avec...*

Pierre Decock, *Lea m'attendra*

Monique Feltgen, *Das Rousegäertchen-Komplott*

À paraître

Pierre Decock, *Le moine à la boucle d'oreille*

Monique Feltgen, *Asinus-Fall*

Gaston Zangerlé, *Le tir du commissaire*
suivi de *Exécution à Trois-Rivières*